Intermezzo. Des animaux friands d'histoires

Intermezzo. Animals that are fond of story-telling

Laurent Legrain

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/emscat/2908>

DOI : 10.4000/emscat.2908

ISSN : 2101-0013

Éditeur

Centre d'Etudes Mongoles & Sibériennes / École Pratique des Hautes Études

Référence électronique

Laurent Legrain, « *Intermezzo. Des animaux friands d'histoires* », *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines* [En ligne], 48 | 2017, mis en ligne le 05 décembre 2017, consulté le 13 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/emscat/2908> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/emscat.2908>

Ce document a été généré automatiquement le 13 juillet 2021.

© Tous droits réservés

Intermezzo. Des animaux friands d'histoires

Intermezzo. *Animals that are fond of story-telling*

Laurent Legrain

Je me souviens de ce vieil aveugle qui, sans jamais quitter les frontières de sa ville, incitait les jeunes à aller voir de l'autre côté de la montagne : « vous reviendrez, un jour, m'en parler ».

Dany Laferrière¹

- ¹ Dans son ouvrage *The Work of the Imagination* (Harris 2000), le psychologue américain Paul Harris fait une synthèse concise, structurée et passionnante des travaux des psychologues du développement sur l'imagination. Après avoir recensé les résultats de différentes expériences conduites tant avec des enfants qu'avec des adultes, ses collègues et lui sont amenés au constat suivant : bien qu'étant capable de séparer ce qui est de l'ordre de la réalité de ce qui est de l'ordre du jeu ou de la fiction, notre système émotionnel se trouve stimulé avec la même intensité dans les deux registres². Tel est du moins le résultat du fonctionnement du processus par défaut. L'humain apprend, au cours de son développement, à contrôler ces émergences émotionnelles en évaluant le statut ontologique de la stimulation (présente, fictionnelle, fruit d'une anticipation ou d'une rumination, etc.). Harris est dès lors amené à s'interroger sur ce qui pourrait expliquer cette faculté à se laisser absorber dans – et affecter par – une histoire, une fiction, une anticipation. Plus précisément, la question qui le tient et sur lequel il revient dans sa conclusion est la suivante : comment la pression évolutive qui préside à notre développement phylogénétique nous donne en héritage cette faculté qui, à première vue, ne semble avoir fourni aucun avantage décisif à l'être humain. Spéculativement, il développe deux scénarios. Le premier renvoie aux travaux du neurologue américain Antonino Damasio sur les « marqueurs somatiques » (Damasio [1994] 1995) que, malgré leur intérêt, il n'est pas utile de développer ici. Le deuxième a largement la préférence de Harris et s'articule parfaitement avec certaines des hypothèses qui concernent l'apparition et l'évolution du langage. Je le développe

très brièvement ici car ce scénario est en mesure de nous dire quelque chose sur « cette invincible tendance à se laisser tromper » ainsi d'ailleurs que sur sa doublure fidèle et éternelle, l'« élan moral qui s'oriente vers la vérité » comme l'écrivait Nietzsche dans *Vérité et mensonge au sens extra-moral* (Nietzsche [1903] 2009, p. 14).

- 2 Retournons aux origines du langage un bref moment et suivons le fil de l'hypothèse de Harris. Les premières formes de communication présentes chez les hominidés devaient contenir des signaux alertant, par exemple, de l'arrivée de prédateurs. Les protolangages, dont les spécialistes s'accordent à dire qu'ils apparaissent entre 2 et 1,5 millions d'années BP (Hombert & Lenclud 2014 ; Pick *et al.* 2008 ; Victorri 2005), présentent l'avantage de se détacher de ces signaux voisés³ irrémédiablement collés à leur référent dans l'ici et maintenant. La niche écologique dont l'espèce humaine est partie prenante se voit dès lors dotée d'un phénomène bouleversant supplémentaire⁴ et il est de taille. Au sein de cette niche, *Homo erectus* émet des signes, c'est-à-dire des productions, d'abord gestuelles et sonores, qui réfèrent à un « quelque chose » sans que celui-ci ne soit directement accessible aux sens, ni même présent dans la même temporalité. Harris note ensuite ceci :

The bulk of displaced testimony is likely to concern real events displaced in time and space from the utterance itself – such events might have taken place in the recent past, they might be recurrent, or they might be imminent. Stated differently, there is no reason to suppose that displaced communication developed in the service of pretence, fabrication, fiction or myth, though it might have rapidly included those genres. Rather it developed primarily in the context of honest testimony about actual events (Harris 2000, p. 89).

- 3 Il me faudra revenir sur ce point qui touche directement au sujet de cet *intermezzo* et qui semble être appuyée par Hombert & Lenclud (2014, p. 424) lorsqu'ils insistent sur ce qu'ils nomment le mode déclaratif des premiers temps du langage. Mais suivons d'abord Harris dans la clôture de son raisonnement. Ces récits devaient avoir trait à des événements émotionnellement chargés puisque ce sont les faits les plus importants pour la survie du groupe mais aussi ceux qui sont à même d'être le mieux remémorés et partagés. Le psychologue conclut dès lors en affirmant que l'insensibilité et l'indifférence à ces récits auraient constitué un appauvrissement de nos capacités d'action ainsi que de nos capacités d'engagement émotionnel au sein du groupe social (voir également Victorri 2005).
- 4 Retenons le point essentiel de ce développement argumentatif : les propriétés de déplacement et de symbolisation qui fondent les protolangages découplés⁵ autorisent un enrichissement considérable de l'information acquise sur l'environnement et un engagement social plus profond⁶. Deux facteurs qui auraient contribué au « succès reproductif de l'espèce » à condition bien sûr d'être attentif aux récits et d'en être affecté. Il est évident que pour donner sens aux découvertes archéologiques qui sont à la base de ces développements hypothétiques, les spécialistes de ces questions doivent travailler sur la base d'une hypothèse forte qui gravite autour de l'avantage que donne une fonction particulière (ici la faculté de langage) dans le processus de sélection naturelle. Ce postulat, absolument vital pour la recherche sur les origines du langage, réduit souvent le langage à être d'abord et avant tout un vecteur de transmission d'informations (c'est sa fonction référentielle ou déclarative ou encore constative). Et cette réduction s'opère la plupart du temps au détriment de ce qui, depuis une cinquantaine d'années, fait florès en sciences sociales, j'ai nommé les autres fonctions du langage décrites par Roman Jakobson – conative, phatique, métalinguistique,

poétique, émotive (Jakobson 1963) –, le caractère performatif des actes de paroles (Austin 1962) et les théories inférentielles de la communication (Sperber & Origgi 2005)⁷. De plus, la prépondérance de la référentialité dans nos réflexions sur le langage est étroitement imbriquée à des théories de la connaissance qui ne sont probablement pas universelles (Duranti 2015). J'aurai l'occasion d'y revenir dans le dernier *intermezzo*.

- 5 Mais l'hypothèse de Harris me semble déborder le cadre du débat sur les fonctions du langage. Ce qu'il nous dit, et qu'il démontre à travers les comptes rendus de très nombreuses expériences, c'est qu'un humain écoutant attentivement une narration (qui peut être aussi simple et aussi brève que la description d'un fait passé) est profondément absorbé dans la narration au point, par exemple, de partager le cadre spatial, temporel et les variations émotionnelles du personnage central de cette histoire, et ceci même si le narrateur a pris soin de mettre en avant le statut fictionnel, donc « faux », du récit (Harris 2000, pp. 48-54 ; voir aussi Metcalf 2002, p. 3 et Barnes 1994, p. 125). L'homme serait donc une bête à histoires, savourant l'éloignement de l'« ici » et le détachement du « maintenant » que le langage permet, simulant pour lui-même, en lui-même devrait-on dire, et presque malgré lui, les rôles des protagonistes d'une narration. Il semblerait qu'il n'ait, pour ce faire, besoin d'aucune théorie de l'esprit. Il ne se demande pas ce que le personnage d'une narration pense et comment il réagit en fonction de cette représentation. Il se met tout simplement à la place du personnage et se coule dans son point de vue et ses actions. En 1902, un philosophe français oublié du nom de Jules de Gaultier faisait de ce « bovarysme », c'est-à-dire de « ce pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est » (Gaultier [1902] 2006, p. 10), de cette « force motrice de l'esprit humain » comme écrivait Michel Leiris, l'un des fondements de l'évolution humaine (Leiris 1990). L'homme immergé dans un récit, attentif et concerné, éprouverait les plus grandes peines du monde à freiner l'élan des simulations qui se jouent en lui, et ceci même s'il a précédemment souscrit à un contrat narratif stipulant par avance que tout ce qui est raconté est imaginaire⁸. On comprend que cette promptitude inégalable à se lover dans les mots, « cette enveloppante crédulité » (Lavagetto 1997, p. 208) soit potentiellement dommageable à un individu lorsqu'on lui présente, sous les atours de la vraisemblance, un mensonge visant à lui nuire. Entre « se couler dans les mots » et « se faire couler par les mots », il n'y a donc qu'un pas. Par ailleurs, restons réaliste. Nous savons que tous les récits ne nous passionnent pas (loin s'en faut) et que tous les mensonges ne prennent pas. Il en est des mensonges comme des émulsions dans l'art culinaire, pour qu'ils prennent il faut les bons ingrédients, une méthode et un certain savoir-faire.
- 6 À ce stade, il me semble que j'en ai dit suffisamment pour faire comprendre à mon lecteur que, lorsqu'il s'agit du mensonge, deux points me sont chers : a) l'humain raffole de narrations et b) sous toutes les latitudes, tout le monde apprend très vite que cette passion dévorante peut faire des ravages. *Hudal* en mongol signifie le « mensonge » dans tout ce qu'il peut produire de dévastateur. Et puis, dans l'au-delà de cette traduction facile et usuelle, le terme renvoie aux fabrications, « aux torsions de réalité, volontaire ou non » (Delaplace 2007, p. 243), liées aux actes de paroles comme le sont les erreurs, les fictions, les illusions, les blagues, les exagérations, les subterfuges et j'en passe.

BIBLIOGRAPHIE

- Auster, P. [1985] 1987 *Trilogie new-yorkaise*, vol. 1. *Cité de verre* (Paris, Actes Sud, Le livre de poche).
- Austin, J. L. 1962 *How to Do Things with Words* (Oxford, Clarendon Press).
- Barnes, J. A. 1994 *A Pack of Lies. Towards a Sociology of Lying* (Cambridge, Cambridge University Press).
- Damasio, A. R. [1994] 1995 *L'erreur de Descartes. La raison des émotions* (Paris, Odile Jacob, Sciences).
- Delaplace, G. 2007 *L'invention des morts en Mongolie contemporaine : sépultures, fantômes, photographie*. Thèse de doctorat en anthropologie (Paris, École Pratique des Hautes Études).
- Duranti, A. 2015 *The Anthropology of Intentions. Language in a World of Others* (Cambridge, Cambridge University Press).
- Laferrière, D. 2011 *L'art presque perdu de ne rien faire* (Paris, Grasset).
- Gaultier, J. de [1902] 2006 *Le Bovarysme* (Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne).
- Harris, P. L. 2000 *The Work of the Imagination* (Oxford/Malden, Blackwell Publishers, Understanding Children's Worlds).
- Hombert, J-M. & G. Lenclud 2014 *Comment le langage est venu à l'homme* (Paris, Fayard).
- Jakobson, R. 1963 *Les fondations du langage. Essais de linguistique générale* (Paris, Les Éditions de Minuit).
- Laferrière, D. 2014 *L'art presque perdu de ne rien faire* (Paris, Grasset).
- Lavagetto, M. [1992] 1997 *La cicatrice de Montaigne. Le mensonge dans la littérature* (Paris, Gallimard).
- Leiris, M. 1990 Préface, in G. Rouget, *La musique et la transe* (Paris, Gallimard).
- Metcalfe, P. 2002 *They Lie, We Lie. Getting on with Anthropology* (London/New York, Routledge).
- Nietzsche, F. [1903] 2009 *Vérité et mensonge au sens extra-moral* (Paris, Gallimard, Folio plus philosophie).
- Picq, P., Sagart L., Dehaene G. & C. Lestienne 2008 *La plus belle histoire du langage* (Paris, Seuil).
- Sperber, D. & G. Origgi 2005 Pourquoi parler, comment comprendre ?, in J-M. Hombert (dir.), *Aux origines des langues et du langage* (Paris, Fayard), pp. 237-253.
- Victorri, B. 2005 Les mystères de l'émergence du langage, in J-M. Hombert (dir.), *Aux origines des langues et du langage* (Paris, Fayard), pp. 212-235.
- Yurchak, A. 2005 *Everything Was Forever, Until It Was No More. The Last Soviet Generation* (Princeton/Oxford, Princeton University Press).

NOTES

1. *L'art presque perdu de ne rien faire* (Laferrière 2011).
2. Les dispositifs expérimentaux ont comme objet d'analyse les *pretend plays* des enfants ou la fiction, le théâtre, le cinéma et le plus souvent les fictions narratives dans les expériences menées avec des adultes. Le livre d'Harris est enthousiasmant non seulement pour les résultats qui

constituent des avancées importantes dans l'étude de l'imagination mais aussi pour l'ingéniosité et la drôlerie des dispositifs expérimentaux qui génèrent les données.

3. Un son voisé est un son produit par l'action des cordes vocales.

4. Je renvoie à l'ouvrage de Jean-Marie Hombert et Gérard Lenclud pour un développement systématique des modifications de la niche écologique d'*Homo erectus* (Hombert & Lenclud 2014, pp. 420-423). Ces modifications sont à la fois indépendantes des comportements de cette espèce d'homme (elles sont climatiques, environnementales, physiologiques) mais elles sont aussi liées à des changements comportementaux (les changements de régime nutritionnel et de mode de charognage, les variations dans l'étendue des déplacements).

5. Les protolangages ne sont pas encore des langues telles que nous les connaissons aujourd'hui mais elles peuvent déjà faire référence à quelque chose qui n'est pas directement présent aux sens. Ces mêmes propriétés de déplacement et de symbolisation font pression sur la transformation des protolangages en langues syntaxiques au cours du million d'années qui suit l'émergence des premiers signaux.

6. Hombert et Lenclud écrivent : « l'invention du signal découplé entrouvre la porte d'un monde qui n'existe pas sans le langage » (Hombert & Lenclud 2014, p. 429).

7. Les discours autoritaires qui, durant les années socialistes, ont chapeauté la vie publique des sociétés qui font l'objet des articles de ce numéro, mettent d'abord à mal la fonction référentielle du langage (Yurchak 2005).

8. Nous serions enclins à nous accorder sur les fondements narratifs donnés par Marco Polo au début de son récit : « Pour que notre livre soit droit et véritable, sans nul mensonge, nous vous donnerons les choses vues comme vues, et les entendues comme entendues. Aussi, tous ceux qui liront ou écouteront ce récit doivent le croire parce que ce sont toutes choses véritables » (cité dans Auster [1985] 1987, p. 9). Par contre, durant notre lecture, nous nous retrouverions malgré nous en porte-à-faux par rapport au cadre posé par Lucien de Samosate au début de son *Histoire véritable* écrite au II^e siècle de notre ère « Afin de ne pas être le seul à ne pas profiter de la liberté d'imaginer des histoires, comme je n'ai rien de véritable à raconter (car il ne m'est rien arrivé qui valut la peine d'en parler), je décidai de mentir mais avec plus d'honnêteté que les autres, car il est un point sur lequel je dirai la vérité, c'est que je raconte des mensonges. [...] J'écris donc sur des choses que je n'ai jamais vues, des aventures que je n'ai jamais eues et que personne ne m'a racontées, des choses qui n'existent pas du tout et qui ne sauraient commencer d'exister. Ainsi mes lecteurs ne doivent-ils leur accorder aucune créance » (cité dans Lavagetto [1992] 1997, p. 48). Entre ces deux dispositifs de mise en place du récit, signalons qu'il existe toute une déclinaison du « peut-être que c'est vrai ». Bito Kasi, l'informatrice de l'anthropologue Peter Metcalf déjà croisée dans l'introduction de ce numéro, commence toujours ses histoires à l'adresse des enfants des grandes maisons communautaires de Bornéo par un cinglant « *Malut dé, Malut kila* » (They lie, we lie) que Metcalf interprète comme « if they lied, then I lied too ». Bito Kasi se fait ainsi le porte-voix des récits communiqués par les ancêtres mais indique aussi son refus de se laisser impressionner par une vérité révélée ainsi que sa fierté d'être la tenante des traditions de sa communauté. Plus tard, Metcalf dira que Kasi montre ainsi que ses propres doutes ne signifient pas la fin des histoires mais le début de nouvelles (2002, pp. 8, 16).

RÉSUMÉS

Cet *intermezzo* synthétise les résultats d'une déambulation libre et heureuse dans des disciplines sœurs de l'anthropologie comme la psychologie du développement et la linguistique. Je m'attache à établir un fondement commun – et humain – à la menterie. C'est dans l'histoire du développement du langage que je trouve le fondement de cette compétence au mensonge ainsi que notre irrésistible tendance à nous laisser tromper.

This *intermezzo* summarises my own exploration into the field of related disciplines of anthropology regarding the problem of lying (mostly developmental psychology and linguistic). I aim at establishing a common ground in order to understand why people lie. Drawing on studies on the development of language skills, I investigate the matter and find some interesting data that might explain both our ability to lie and our irresistible tendency to let ourselves be deceived.

INDEX

Mots-clés : mentir, archéologie, langage, imagination, représentation de l'autre

Keywords : lying, archaeology, language, imagination, representation of the other

AUTEUR

LAURENT LEGRAIN

Laurent Legrain est maître de conférences en anthropologie à l'Université Toulouse II Jean Jaurès. Ses recherches portent sur le chant, le langage et l'histoire mongole du XX^e siècle. Son ouvrage *Chanter, s'attacher et transmettre chez les Darhad de Mongolie* sortait en 2014 dans la collection Nord-Asie.

laurent.legrain@univ-tlse2.fr